

## **Photocopie reçue le 28 novembre 2013 de Marie-Louise Corke**

Original daté « im Juni 1955 » et signé « Ida Gavin Künzli »

Annexes :

- photocopie de la signature
- photocopie de l'enveloppe adressée à Max Gavin

### **Mein Lebenslauf**

#### **Ma vie**

La vie d'un être humain dure 70 ans, et quand elle se poursuit, on arrive à 80 ans, et si elle s'est bien passée, ce fut peine et labeur.

C'est un besoin pour moi de laisser à mes chers fils un regard sur mes années de jeunesse, sur lesquelles personne ne sait rien, puisque je n'en ai jamais parlé.

Je suis née le 6 janvier 1870, fille de Friedrich Künzli, teinturier à Strengelbach, et de Marie Elisabeth Baltisberger de Vordemwald. Mes parents demeuraient d'abord à côté de la Halle espagnole à Zofingue, où une petite teinturerie se trouvait. Un peu plus tard, mon père a acheté une plus grande teinturerie à la Bärengasse, à côté de la prison. En annexe, il y avait une vieille cabane avec une tonnelle, dans laquelle les teintures et le bois étaient conservés. De chaque côté de la cabane, deux grosses perches qui montaient jusqu'au toit étaient plantées dans le sol ; les écheveaux de coton teint y étaient suspendus pour sécher. Chaque année, quand les étudiants étaient de retour pour les Fêtes, ils arrachaient ces perches pendant la nuit, à grande peine, et les plaçaient en travers de la rue pour faire obstacle à la circulation. (A l'époque, il y avait encore peu de trafic). Quand nos teinturiers arrivaient au travail le lendemain à 6 heures, ils devaient d'abord tout remettre en ordre.

A l'âge de 5 ans, je suis allée au jardin d'enfants (Gfäterlischule) chez tante Marie et tante Mina ; au printemps 1877, je suis entrée à la vraie école, dans un beau bâtiment neuf qui venait d'être inauguré. Je me souviens encore très bien qu'il y avait beaucoup de monde dans la cour de l'école ; il y a eu des chants, la fanfare municipale a joué, et il y eut des discours.

Pendant les vacances, j'allais toujours chez mes grands-parents qui tenaient la Fabrique Künzli à Strengelbach. J'y ai bientôt découvert dans un débarras un tout petit piano qui n'avait que 4 octaves. Mon grand-père l'avait acheté pour sa fille (Madame Häfliger-Künzli) pour le prix de Fr.100. — dans une mise aux enchères. Je me rendais aussi souvent que je le pouvais vers le petit meuble, et essayais de jouer avec un doigt les chants que j'avais appris à l'école et de la cuisinière de ma grand-maman ; ce qui ne me causait aucune difficulté. Un jour, ma grand-mère a dit : « La gamine a du talent, elle devrait prendre des leçons ». Cela n'a pas duré longtemps avant que le petit meuble soit amené chez nous à Zofingue. A 8 ans, j'ai pu prendre des leçons de piano avec un Monsieur Schleicher, âgé de 18 ans, à la Place de la Justice, au prix de 50 cts l'heure. Malheureusement, six mois plus tard, sa famille s'est exilée en l'Amérique (comme cela se pratiquait alors couramment). J'ai reçu un piano normal, et j'ai pu continuer mes leçons avec Mlle Härri (à Fr. 1.--).

Malheureusement, mon père a eu une phthisie pulmonaire, et il est décédé en 1880 à l'âge de 32 ans. Il a dû garder le lit les dernières semaines de sa vie, et c'était sa plus grande joie quand, après l'école, je lui jouais au piano les jolies mélodies que je venais d'apprendre.

Après la mort de mon père, ma mère continua la teinturerie. J'avais alors 10 ans ; j'étais l'aînée de 5 frères et sœurs, et nous eûmes un tuteur, le frère de mon père, Monsieur Edouard Künzli, syndic de Strengelbach. Lorsque j'eus 14 ans, le tuteur vint dire à ma mère qu'il fallait liquider le piano, et qu'il fallait cesser ce pianotage; je devais m'appliquer à apprendre la tenue du ménage, sinon je ne trouverais pas de mari ! Ma mère s'est adressée à son père Monsieur Baltisberger, garde-champêtre à Vordemwald, qui intervint comme médiateur : le piano resta, seules les leçons cessèrent, et je me débrouillai toute seule.

Après 9 années d'école et la confirmation, je suis partie à Cressier en Suisse romande, où j'étais demi-pensionnaire pour apprendre la langue française. Comme il n'y avait pas de piano, ma mère en loua un chez Hug à Neuchâtel pour une année, pour Fr. 8. — par mois, et je pris un abonnement chez Krompholz à Berne, magasin de musique ; si bien que je recevais chaque mois 4 partitions à échanger.

Ce fut un beau moment de ma vie, à Cressier ! La famille Ruedin aimait beaucoup la musique ; nous chantions et je jouais tous les soirs. J'ai aussi appris des chants en français, et je pouvais les accompagner sans partition dès que j'en connaissais la première voix. Je suis rentrée à la maison après 13 mois passés à Cressier. La famille Ruedin m'a encore gardée un mois gratuitement. A peine j'étais arrivée à la maison, ma mère fit paraître une annonce dans le Journal de Zofingue : « Pour des leçons de piano, Ida Künzli, Bären-gasse ». Au début, j'étais mal à l'aise de donner des leçons de piano avec mes minces connaissances ; mais cela alla mieux lorsque je réalisai que j'enseignais à mes élèves avec la même méthode qu'on avait utilisée pour m'apprendre. La première semaine, deux élèves se présentèrent déjà : Ida Sandmeier et Marie Lüchinger ; cette dernière vit encore à Winterthur. Pour ma plus grande joie, d'autres élèves s'inscrivirent peu à peu, et je pris de l'assurance dans ce travail avec un grand engagement.

Je me suis mariée le 19 septembre 1892 avec Monsieur Louis Gavin de Moudon et Brenles, domicilié à Bulle, représentant de la Fabrique de produits chimiques de Zofingue. Trois garçons sont nés dans les années nonante, et je dus momentanément interrompre mes leçons.

En l'an 1900, mon mari reçut l'ordre de changer de secteur, et de représenter la Fabrique en Suisse orientale ; et donc de déménager à Zürich pour être au centre de sa tournée ; à l'époque, les liaisons n'étaient pas comme aujourd'hui ; il devait souvent partir le dimanche soir, afin d'être déjà chez ses clients le lundi matin. Nous avons déménagé le 22 mars à Zürich, à la Sonneggstrasse 60.

Louis, l'aîné des garçons, était en âge de scolarité obligatoire ; il est allé en 1<sup>ère</sup> année chez Mlle Güttinger. Albert et Max allaient au jardin d'enfants, qui se trouvait tout près de chez nous, chez Mlle Graf, une enseignante d'âge mûr, dont le mari (âgé de 46 ans) était censé prendre des leçons d'harmonium avec moi ; mais il ne faisait pas de progrès, car ses doigts étaient trop raides.

A Zürich, on ne connaissait pas les enseignants. J'allais donc régulièrement à l'école pendant le récréation, pour me présenter et me renseigner sur le comportement de mes fils. Monsieur Nievergelt, le maître de Louis, me dit que « Je serais content s'ils étaient tous comme lui ! ». Le maître d'Albert, Monsieur Kuhn, m'informa qu' « il est le premier de la classe, et il me fait souvent des commissions quand ses camarades doivent apprendre quelque chose qu'il sait déjà ». Monsieur Pfenninger disait de

Max : « C'est un bon garçon, juste un peu distrait de temps en temps ». Ainsi, je savais toujours comment ça allait à l'école. Plus tard, les garçons allèrent à l'école secondaire, c'est-à-dire au gymnase, et plus tard à l'étranger, c'est-à-dire à Genève.

Mon fils Theo est né le 30 juillet 1908. Ses frères étaient heureux d'avoir un petit frère ! Et comme on était pendant les vacances d'été, ils furent invités par leur grand-maman pour trois semaines à Bulle, et en fait déjà avant le 30 juillet.

Lorsque Theo eut 5 ans, il alla aussi chez Mlle Graf, au jardin d'enfants, et plus tard chez Monsieur Hess dans la vraie école.

Plus tard, il y eut notre déménagement à Zofingue, en 1918, Theo suivit, après l'école primaire, l'école du district, et enfin, il enchaîna tout de suite avec son apprentissage à la banque de Zofingue. Trois ans plus tard, il était employé de banque. A ce titre, il alla 6 mois plus tard à l'UBS à Zürich. Cela se fit grâce à l'intervention d'une de mes amies à Strengelbach, qui avait un neveu dans cette banque, où il était caissier principal. Theo eut envie d'aller à l'étranger. Grâce à une annonce dans le quotidien de Zürich, il fut engagé par la Banque de commerce à Ajaccio en Corse, dirigée par deux directeurs suisses. Une année plus tard, il était déjà caissier

Deux ans et demi plus tard, il était de retour à Zofingue. Sur ma recommandation, il put à nouveau travailler à la banque ; il y resta jusqu'à la liquidation, car 3 mois plus tard les guichets ont été fermés. A Ajaccio, on lui avait proposé un poste à vie, mais il avait préféré rentrer au pays.

Après la liquidation, l'UBS reprit l'Institut et le bâtiment, ainsi que Monsieur Ott et Theo. Il a eu de la chance, et fut nommé vice-directeur peu avant Noël 1954.

En juin 1917, je fus invitée à Lucerne au mariage de Monsieur Hans Haefliger avec Hedwig Fischer. J'y ai rencontré tant de parents et de connaissances que je fus prise de nostalgie pour Zofingue. Je me confiai à ma tante, Madame Häfliger-Künzli qui, tout enthousiaste, appela son fils et lui raconta la chose.

Il m'offrit sur-le-champ un appartement dans sa maison, où j'avais déjà habité dans les années 90, et qui allait se libérer au printemps, car le propriétaire Monsieur Ernst se construisait une autre maison et allait déménager. Toute contente, je me rendis directement de la noce à Zürich, et annonçai cette nouvelle à mes quatre fils ; ils approuvèrent entièrement cette décision. Le 22 mars 1900, nous déménagions dans l'appartement de la Sonneggstrasse 60, et, sans que je l'aie choisi, c'est le 22 mars 1918 que je déménageais avec mon fils Theo, âgé de 9 ans, de retour dans mon pays, à Zofingue.

En 1923, M. Terrisse fonda la société romande. Grâce à mon nom romand, j'ai reçu une invitation à la première rencontre de la part de Monsieur Paul Senn à Leist, et j'y donnai suite. Je ne l'ai jamais regretté, car j'ai pu procurer beaucoup de plaisir avec mes présentations musicales et mes accompagnements. Je me suis toujours réjouie de ces rencontres musicales mensuelles. Au bout de 10 ans, on m'a nommée membre d'honneur, et 12 ans plus tard je devins membre vétérane. J'ai rarement manqué une rencontre mensuelle, et jamais une soirée annuelle en novembre.

On a fêté le 30<sup>ème</sup> anniversaire de la Société en 1953. Monsieur Terrisse, qui avait été deux fois président pendant ce temps, mais qui avait déménagé à Lausanne

quelques années plus tôt, et revenu exprès pour cette manifestation pour être honoré comme membre fondateur. Ce fut une magnifique soirée ! J'ai aussi été honorée en tant que membre la plus âgée, avec mes 83 ans, et j'ai reçu des fleurs.

Lorsque j'avais 60 ans, Monsieur Terrisse m'avait écrit ce qui suit, qu'il a lu à la réunion :

« Chère Madame Gavin,

S'informer de l'âge d'une dame, c'est commettre un crime de lèse-galanterie. Et dire ensuite cet âge en public est chose encore plus impardonnable. Cela, tout homme bien né le sait. C'est l'ABC de la politesse.

Il me semble toutefois que cette règle tolère certaines exceptions, en particulier lorsqu'il s'agit de dames à cheveux blancs qui sont grand-mamans. Or, chère Madame, vous avez les plus beaux cheveux blancs que je connaisse et vous êtes deux ou trois fois grand-maman. Cela peut étonner, n'est-ce pas, lorsque l'on pense à votre jeunesse de caractère et à l'entrain avec lequel vous participez à la vie de notre société. Mais il y a une coquetterie qui consiste à être une jeune grand-mère. Cette coquetterie charmante, chère Madame, vous la pratiquez avec succès. Je me sens déjà un peu excusé de l'audace que je prends de vous souhaiter avec un retard de quelques semaines tout le bonheur possible à l'occasion de votre soixantième anniversaire. Je vous félicite de votre ardeur juvénile, de votre noble énergie de mère, de pédagogue et d'artiste, je vous remercie enfin, de tout mon cœur, au nom de notre société, de tout ce que vous avez fait pour elle depuis sa fondation.

Puissiez-vous, chère Madame, rester encore longtemps parmi nous et passer dans notre milieu les mêmes bons moments que ces années dernières, alors que le cher Théo vous accompagnait fidèlement à nos réunions mensuelles.

Nos sentiments pour vous sont, en ce bel anniversaire, la gratitude, le respect et l'affection. Nous sommes fiers de vous compter au nombre de nos membres.

Puissiez-vous sentir, malgré notre insouciance apparente, combien nous tenons à votre chère présence parmi nous. Ce très modeste souvenir sera pour vous le gage des sentiments que j'ai essayé d'exprimer tout à l'heure.

Le Président :

Mr. Terrisse »

Après la fondation de la Société A.R.Z.E., des cultes en français furent mis en place, dans la Maison de la Société (Klösterli = petit couvent). On engagea un pasteur français, et j'entrepris l'accompagnement de la chorale sur l'harmonium. Il y avait un culte chaque premier dimanche du mois. A Noël, c'était toujours très beau ; la fête avait lieu le dimanche avant Noël, à 2 heures. Les familles venaient avec leurs enfants ; le sapin, qui faisait la joie de tous, ne manquait pas ; on jouait du piano, on chantait, et les enfants récitaient leurs poésies. Le pasteur faisait une prédication et racontait l'histoire de Noël. Puis, Saint Nicolas arrivait, et distribuait à chaque enfant (et aussi à moi !) un cornet en papier rempli de petits cadeaux. Chacun rentrait ensuite tout heureux à la maison.

---

En 1929, j'ai reçu une invitation de la société de couture de Zofingue. Madame Plüss-Döbeli et Madame Strübin, présidente et caissière de la société, se retiraient après 11, respectivement 22 années d'activité. La société leur offrit un goûter aux bains romains. On me demanda de contribuer au divertissement et, en plus de

pièces de piano, d'accompagner les chants de Madame Schär. Après le goûter, je fus invitée à entrer dans la société en tant que membre actif.

Cela me fit grand plaisir, et je fréquentais régulièrement les rencontres hebdomadaires de travail, le mardi de 2 à 4 heures. Madame Müller-Steiner et Madame Ott furent élues à la place des démissionnaires; qui, elles aussi, se retirèrent dix ans plus tard. A ma grande frayeur, je fus proposée en tant que présidente. Je déclinai l'offre, car je n'avais encore jamais dans ma vie endossé une telle responsabilité ! Mais cela ne servit à rien. La présidente sortante me fourra simplement le Grand Livre et ses annexes sous le bras, et m'envoya à la maison, où je posai ces effets dans une boîte. Le dimanche suivant, j'ouvris le Grand Livre et découvris que ce n'était vraiment pas sorcier de tenir ce livre, et des mots de notre présidente me revinrent à l'esprit : « Une présidente n'est là que pour la décoration ! » Le soir de ce même dimanche, mes fils Bert, Max et Theo étaient chez moi. Au cours de la conversation, j'ai dit que notre société de couture avait une nouvelle présidente et une nouvelle caissière. Theo a demandé : « Qui est la présidente ? » J'ai répondu très sérieusement : « Devine ! ». « Madame Schær ? » « Non » « Madame Basler ? » « Non. » Alors Max a dit : « Toi ? » et j'ai répondu en riant « Oui ! ». Sur quoi Bert a ordonné à Theo de me donner Fr.100.- de son compte pour la caisse de la société. Lorsque je suis arrivée le mardi suivant à la réunion de travail et que j'ai donné les Fr.100.- à la caissière en racontant toute l'histoire, il y eut un « Hallo ! » et j'ai entendu dire qu'on avait choisi la bonne présidente. J'avais alors 69 ans. Lorsque j'ai approché les 80 ans, j'ai voulu démissionner. Mais ce ne fut pas accepté avant que j'aie vraiment atteint cet âge. J'ai proposé Madame Tanner, l'épouse du pasteur, ce qui fut accepté avec enthousiasme. Je suis restée fidèle à la société jusqu'à aujourd'hui, mais je vais bientôt me retirer. J'ai particulièrement apprécié la sortie annuelle de septembre. Nous sommes allées presque chaque fois sur le Lac des Quatre-Cantons, au Rigi, ou sinon sur une autre montagne.

En 1929, je suis allée pour la première fois en cure à Richenthal avec ma tante, Madame Häfliger-Künzli. Son fils Hans nous y a conduites en voiture. En prenant congé de nous, il a dit à Mademoiselle Paula Meyer, en me désignant : « En voici une qui sait jouer du piano ». Mademoiselle Meyer a enregistré la chose, et, le soir, m'a demandé de participer à l'animation de la soirée, et je l'ai fait. Depuis 26 ans, je suis allée à Richenthal aussi souvent que mon emploi du temps me le permettait (car je donnais encore des leçons de piano) ; mais je n'y allais plus en tant que curiste, mais invitée par la famille Meyer. Par mes prestations musicales et mes accompagnements, j'ai donné et retiré beaucoup de plaisir, et j'ai fait des connaissances sympathiques. Il y a des curistes qui viennent chaque année à Richenthal. Il y a aussi des curés, particulièrement comme aumônier des curistes ; ils font les offices et les recueils du soir dans la chapelle attenante. J'y ai accompagné les chants à l'harmonium.

Depuis de nombreuses années (davantage que moi), le pasteur Dürig (*sic*) de Neuenkirch (Lucerne) vient en cure à Richenthal., pendant trois semaines. Il chante de vieux chants de sa belle voix, et il est tout content quand je suis là et que je peux l'accompagner. Pour mes 80 ans, il m'a envoyé le poème ci-dessous. Monsieur Joseph Meyer me nommait « mère adoptive » de la famille Meyer ; ici, j'ai toujours ressenti la bienveillance et l'air de la patrie, ce qui me remplit de gratitude.

Pour le 80<sup>ème</sup> anniversaire de la très vénérée  
Madame Gavin

Celle à qui le Seigneur Dieu donne 80 ans  
Peut lui être reconnaissante, pour de bon.  
Celle qui, comme elle, a toujours donné la joie  
En reçoit tout autant.  
Les longues années bien employées  
L'ont protégée de la dilapidation.  
Les talents que le Seigneur a donnés  
Se déploient sur toute la vie  
Et cherchent en tout la gloire de Dieu,  
Qui donne des fruits à notre travail.  
Qui voit en l'autre un frère, une sœur  
Est prêt à marcher avec lui en paix !  
Qui ressentait la félicité  
En faisant plaisir aux autres.  
C'est ainsi qu'on vous voyait traverser la vie :  
Une compréhension sans cesse bienveillante,  
C'est ce que j'ai toujours senti.  
Lorsque vous accompagniez mes Lieder,  
Jamais « Les grenadiers » ne sonnaient si bien  
Que lorsque vous étiez assise au piano.  
Et, quand vous jouiez les vieux maîtres,  
Les bons esprits,  
Qui étaient bien cachés dans les cœurs, se réveillaient.  
Sinon, ils n'auraient jamais pu voir le jour.  
Ah ! Que de beaux et bons sentiments  
Vous éveillez par votre jeu.  
Et si aujourd'hui vous regardez en arrière,  
Mille êtres s'approchent,  
Qui durant ces nombreuses années  
Ont pu recevoir votre amour.  
En esprit, ils sont tous avec vous  
Et vous remercient avec des visages si heureux !  
Ils prient Dieu qu'il puisse donner  
Deux dizaines de plus à votre vie.  
Que le Seigneur soit à toujours votre gardien !  
C'est ce que le pasteur de Neuenkirch vous souhaite :  
Je vous adresse mes vœux de bonheur et de bénédiction divine.  
Pour la neuvième dizaine.

PasteurThürig (*sic*)  
Neuenkirch  
(Lucerne)

Et les années ont passé, et il m'est devenu difficile de tenir le ménage ; c'est pourquoi j'ai décidé, sur le conseil de Theo, de m'inscrire à la Maison de retraite Blumenheim, où j'ai trouvé un bon accueil. J'ai déménagé le 21 juin 1952, et m'y sentis soutenue.

Avoir, à mon âge, le plus jeune de mes fils et sa famille à proximité, pouvoir vivre son succès et le bonheur de ses enfants et bénéficier de son aide, comme aussi de celle de ses frères, cela me remplit d'une profonde gratitude. Si je regarde en arrière, je dois reconnaître avec reconnaissance qu'aussi bien à Zürich qu'à Zofingue j'ai fait l'expérience d'une famille bien attentionnée et d'amitiés fidèles. J'ai aussi eu la satisfaction et la joie que mes 4 fils, malgré le décès prématuré de leur père, ont bien réussi et sont devenus quelqu'un. (Le point sensible est, comme Max l'a écrit une fois, la grande distance entre nous).

Après son apprentissage, Louis est allé à Broc, à la fabrique de chocolat Cailler, et il y est resté jusqu'à aujourd'hui. La société s'appelle maintenant « Société des Produits Nestlé S.A. ». Bert, Max et Theo sont aussi restés actifs durant de nombreuses années dans la même société, et y sont encore de nos jours. Theo est aujourd'hui Vice-directeur.

Ce récit de ma vie est destiné à mes 4 fils, pour leur rappeler qu'une mère ne peut jamais cesser de les recommander tous les jours à la protection du Tout-Puissant, et de les entourer de son amour maternel jusqu'à son plus grand âge !

Quand viendra le dernier adieu, ils devront se rappeler que « Notre mère a mené un bon combat, elle a accompli son chemin de vie, elle a gardé la foi. » Le reste est entre les mains de Dieu !

Zofingue, en juin 1955

Original en allemand  
Traduction J.L.Gavin et O. Wildi